

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

I

— Ouvrez !... au nom de la loi !...

Et de violents coups de crosse de fusil ébranlaient la porte.

Les deux femmes se serrèrent l'une contre l'autre.

— Maman ! maman ! j'ai peur ! murmura la plus jeune.

— Tais-toi... ne bouge pas ! dit l'autre en l'étreignant... Ils vont s'en aller... La concierge m'a promis de dire que l'appartement était vide... ils ont voulu s'en assurer... Rassure toi...

— Oh ! ce n'est pas pour moi que je tremble, reprit la jeune fille avec un soupir... Si pourtant ils étaient venus une demi-heure plus tôt !

Cette pensée la fit frissonner...

— Il est en sûreté maintenant... Il sera bien caché là bas...

— Pourvu qu'on ne l'ait pas vu sortir ! Pourvu que sa blessure lui ait permis de marcher jusque-là !...

Les coups de crosse recommencèrent.

— Ouvrez-vous ! tonnerre ! ou j'enfonce la porte !

— Laissez moi faire, sergent, je m'en charge, dit une voix avinée... ce ne sera pas long !...

Il y eut aussitôt une poussée formidable de toute l'escouade ; au bout de quelques minutes la porte volait en éclats. Sept ou huit soldats bondirent dans la petite antichambre. Le cri d'effroi jeté par les deux femmes les guida vers la chambre à coucher où se tenaient entrelacées la mère et la fille.

— Ah ! ah ! s'écria le sergent d'un ton rude, je savais bien moi, que le nid n'était pas vide, que les oiseaux n'étaient pas envolés. Voici toujours la femelle et sa progéniture ; le père ne doit pas être loin. Il a caché dans quelque coin son bec, ses plumes et ses gallons ! Allons, fouillons partout !

A part le vieux sergent, qui ne connaissait d'autre sentiment que sa consigne, et un caporal dans un état d'ébriété complète, les soldats s'étaient arrêtés avec un respect involontaire en apercevant deux dames inoffensives, et paraissaient honteux de leur rôle. Leur attitude rendit un peu de courage aux locataires de l'appartement si odieusement pris d'assaut.

La mère, faisant un rampart de son corps à son enfant, regarda fièrement le brutal sous-officier :

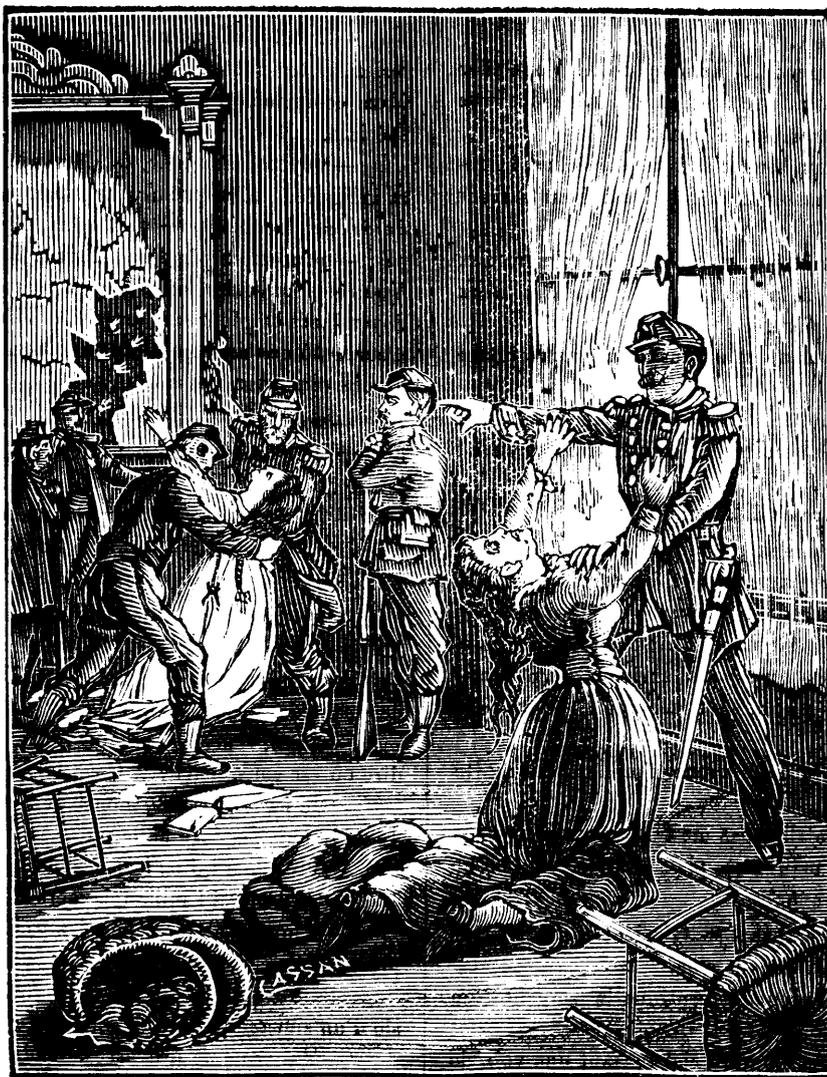
— Vous pouvez chercher, monsieur ; mettre tout sens dessus dessous, je vous jure qu'il n'y a ici personne de caché, ni rien de suspect. Deux pauvres femmes ne sont pas bien dangereuses...

— A d'autres ! interrompit-il d'un air narquois. Si vous n'aviez rien sur la conscience, vous auriez ouvert tout de suite... Vous mentez comme nous a menti la concierge.

Et, se tournant vers quatre de ses hommes, il ajouta :

— A propos !... occupez vous de la portière, vous autres !... Descendez lui donner, comme récompense de ses renseignements, un bon denier à Dieu ! Vous comprenez, hein ?

Puis il procéda dans toutes les pièces du logement à une perquisition minutieuse, ouvrant armoires et placards, furetant



— Fusillez ma fille ! vous allez fusiller ma fille ! scélérats ! bourreaux !...

sous les lits, lardant les matelas de coups de baïonnette. Les recherches n'aboutirent naturellement à aucun résultat. Le sergent fit un geste de désappointement et poussa un juron de colère :

— Ah ! ça, dit-il, je ne me suis pourtant pas trompé d'adrosce et de porte !...

Il tira un morceau de papier de sa poche, y jeta un coup d'œil, et grommela :

— Rue du Ponceau, no. 5... au troisième... à gauche... C'est bien ça...

Il fut interrompu par une exclamation rauque du caporal ivre :

— Sargent ! sargent ! V'là notre homme !... fit celui-ci en titubant.

— Où donc, imbécile ?

— Là... devant moi... Vous ne voyez donc pas son uniforme ?

— Vous êtes saoul ! répliqua-t-il avec un haussement d'épaules... Ça vous donne la berlue...

— Ah ! je suis saoul, sargent !... annonça-t-il... Vous allez ben voir !... Je l'y fais son affaire... Tenez ! Regardez si je l' manque !... Oh ! comme il tremble, le lâche !

Avant que son chef eût pu songer à l'en empêcher, l'ivrogne avait épaulé, armé son chassepot, et fait feu à bout portant sur un fédéré imaginaire.

La glace de l'armoire en acajou se brisa en mille morceaux avec un bruit épouvantable, à la profonde terreur des deux dames qui se rejetèrent en arrière.

Le caporal avait pris pour un communard sa propre image reflétée par le verre étamé !

— Triple animal ! marmotta le sergent avec un gros rire et sans trop s'émouvoir. Comme on est bête, tout de même, quand on est saoul !

Et s'adressant à la maîtresse de la maison :

— Ne vous effrayez pas comme ça, la petite mère ! C'est un petit malheur. Vous en serez quitte pour faire porter l'armoire chez votre "ébénisse." Comme dit le proverbe : " Qui casse les glaces... ne les paie pas ! " Maintenant, c'e-t pas tout ça ; revenons à nos moutons. Je vois que nous arrivons trop tard ! Votre mari, qui était ici ce matin, s'est esbigné... Vous allez me dire illico...

— Mon mari ? balbutia la malheureuse femme, plus morte que vive.

— Oui votre mari. Vous n'allez pas me faire croire que vous êtes veuve : ce serait une mauvaise plaisanterie. Et l'on ne plaisante pas avec l'armée française.

En ce moment, des cris perçants se faisaient entendre dans le vestibule de la maison, puis dans la rue.

— Tenez ! En voici la preuve ! continua le sergent d'un accent étrange.

— Grâce !... grâce !... Au nom du ciel ! criant une voix de femme... Au nom de mes enfants ! Non ! Vous ne me tuerez pas ! c'est horrible... Ah !... à moi !... au secours !... au secours !. Mes bons messieurs... ne me tuez pas ! ne me tuez pas !... Je ne veux pas mourir !

— Tairas tu ta gueule, sacrée garce ?... hurla une grosse voix.

Et puis une multiple détonation retentit... Le silence se fit dans la rue du Ponceau.

— Ça y est ! dit sèchement le sous-officier.

La concierge, collée au mur, venait de tomber foudroyée ! Les deux locataires, livides et muettes, ne respiraient plus, tremblaient de tous leurs membres.

— Or donc, la petite mère, continua le militaire en mordillant sa moustache, vous allez me dire gentiment... bien gentiment... où est votre mari. Oh ! ne vous montez pas la tête ; on ne lui fera pas de mal, au contraire. Il n'y a pas d'erreur : vous êtes bien la femme du nommé Monblant... soi-disant colonel dans l'armée des brigands...

— C'est vrai, répondit elle avec fermeté, je suis Mme Monblant... mais...

— Suffit. Hé bien, madame Monblant, mon commandant désire causer un p'tit instant avec votre mari... Il était ici aujourd'hui... Oh ! ne niez pas... Je le sais de bonne source.

— Oui, mais vous avez pu vous assurer qu'il n'y est plus...

— Il est toujours bien quelque part... Vous savez où il a été se réfugier en vous quittant...

— Je l'ignore, monsieur...

— Bah ! Vous ne me ferez jamais avaler celle là. Vous feriez mieux d'être franche... C'est dans son intérêt, d'ailleurs. Mon commandant me l'a recommandé d'une manière toute spéciale.

— Voyons, monsieur, dit Mme Monblant d'une voix émue et indignée. Alors même que j'connaitrais la retraite actuelle du colonel Monblant, — et je vous répète que je ne la connais pas, — peut-on exiger d'une femme qu'elle livre son mari ?... Vous êtes un soldat, un Français, vous devez avoir du cœur... Soyez juste et généreux, sergent. Voyez ma pauvre enfant qui pleure. Vous avez peut-être une sœur de son âge ; dans tous les cas vous avez une mère...

— Bah ! bah ! interrompit le soldat, qui craignait de s'attendrir, je n'ai que ma consigne. Et mon commandant m'a donné l'ordre...

— C'est doux un tigre, votre commandant ! Eh ! bien, arrêtez-moi, si vous avez le courage de m'arracher des bras de ma fille... Mais je ne puis vous dire ce que j'ignore !...

— Arrêtez moi plutôt, moi qui suis jeune et forte ! s'écria Mathilde Monblant...

Le sergent se ferra le front... Une idée diabolique venait de surgir dans son esprit.

— Ainsi, reprit-il avec un sourire, vous ne voulez pas me dire où est votre mari ?... C'est bien entendu ?

— Je ne le puis pas, monsieur ! répondit elle en sanglotant... Je ne le puis pas ! Je ne le puis pas !

— Très bien ! Je n'insiste plus.

— Oh ! merci ! mille fois merci ! Vous êtes un brave cœur !

— Minute ! ne me remerciez pas tant que ça. Je n'insiste plus... mais...

— Mais quoi ? balbutia-t-elle en frémissant, et comme saisie d'un sinistre pressentiment...

— Mais comme il m'est défendu de revenir bredouille, et qu'il faut absolument que j'emmène quelqu'un... je vais emmener votre fille !...

Un cri d'angoisse et de désespoir s'échappa de la poitrine de Mme Monblant.

— Vous ne ferez pas cela, sergent ! Ce serait infâme !... Non, n'est-ce pas ? Vous avez voulu m'effrayer ?

— C'est l'ordre du commandant ! la consigne avant tout.

— Ce n'est pas possible... On n'a pu donner l'ordre d'arrêter une fille à la place de son père.

—Alors, c'est comme si j'avais menti ?

—Je ne veux pas dire cela, sergent... Mais songez donc ! C'est ma fille ! ma fille unique !... Une enfant de seize ans ! Votre commandant est un homme et non pas un monstre. J'ai un frère, qui est aussi chef de bataillon, monsieur. Et, bien que nous soyons brouillés depuis longtemps, et qu'il ait mal agi envers mon mari et envers moi, je lui rends ce témoignage qu'il ne commettra jamais une cruauté pareille...

—Pardieu ! Vos affaires de famille ne me regardent pas. Je vous accorde une demi-minute pour vous décider. Il me faut, ou l'adresse de la cachette de votre mari, ou bien votre fille. Choisissez... Et dame ! je ne réponds pas des conséquences ! Vous savez... il pleut pas mal de dragées en ce moment-ci... Vous en avez eu la preuve, il n'y a qu'un instant, sous vos fenêtres... Allons, mademoiselle, préparez vous à nous suivre !

—Me séparer de ma Mathilde ! Qu'ils l'osent donc !... Ils me tueront d'abord !

Et elle l'étreignait avec force.

—Du courage, mère ! dit Mlle Monblant... Ne t'afflige pas... On ne me fera rien... Il faudra bien qu'on me relâche...

Sur l'ordre de leur supérieur, en dépit des larmes, des prières, des cris de rage de la malheureuse mère, les soldats se mirent en devoir de s'emparer de la jeune fille, qui, pâle, résignée, héroïque, ne fit aucune résistance.

—Est-elle jolie, tout de même ! dit l'un d'eux à ses camarades. Ça me fait de la peine ! J'aimerais autant m'arrêter et me fusiller moi-même.

A ce mot : fusiller, Mme Monblant, hors d'elle, les yeux injectés, les lèvres frémissantes, d'où s'échappent des sons rauques, des rugissements de lionne, se précipite sur les soldats, tente une lutte impossible, essaie de les mordre, puis se jette à leurs genoux.

—Fusiller ma fille ! Vous allez fusiller ma fille ! scélérats ! bourreaux ! Emmenez-moi avec elle ! Fusillez la mère en même temps que l'enfant !

Elle s'accroche de nouveau au cou de Mathilde. Le sergent s'aperçoit que ses hommes s'attendrissent, qu'il ont des larmes dans les yeux.

—Ah ça ! Pas de pleurnicheries, vous autres ! Faites votre devoir. Pas de pitié pour les pétroleuses !

Et il repousse brutalement la femme du colonel fédéré.

—Allons, il faut que cette comédie là finisse ! En marche ! On va l'entraîner... Déjà elle est sur le palier.

—Adieu ! mère ! Adieu ! Songe à mon père. Adieu ! Adieu !

Le sous-Officier, qui tenait la mère en respect, lui dit tout bas :

—Il en est temps encore... Parlez ! Cette adresse ? Cette adresse ? Ou bien la petite, je ne vous le cache pas, va être collée au mur.

A demi folle, épuisée par cette longue et douloureuse lutte ! enfermée dans un impitoyable dilemme ; placée dans l'alternative ou d'envoyer sa fille à la mort, à une mort immédiate, ou de livrer son mari au peloton d'exécution ; ne sachant plus qui doit l'emporter dans cet affreux combat intérieur entre l'épouse et la mère ; éperdue ; anéantie, Mme Monblant perd la tête. Après tout, le plus urgent est de conjurer le danger présent. Elle pourra ensuite courir auprès du colonel, devancer ceux qui le cherchent, assurer à temps sa fuite. Elle va faiblir. Elle ouvre la bouche :

—Arrêtez... Je vais...

—Ah ! se dit le sergent, à part lui. Je me doutais bien qu'on finirait par lui faire entendre raison.

Puis, à haute voix :

—Parlez ! je vous écoute... Nous di-ions donc que votre mari est...

—Tais-toi, mère !... Au nom du ciel ! tais-toi ! s'écria Mathilde...

—Taisez-vous donc vous-même, la petite !... Et laissez moi causer tranquillement avec votre mari.

Et à ses hommes :

—Descendez la b'en vite ! Elle est capable de faire tout manquer.

On l'entraîne... La mère s'affaisse sur le parquet avec un faible gémissement.

—Dépêchez-vous ! dépêchez-vous, dit le sous-officier en se penchant sur elle, prêtant l'oreille et guettant la moindre parole qui va sortir de sa bouche.

—Voulez-vous, oui ou non, sauver votre fille ? Dans quelques minutes, il sera trop tard. Vous dites donc qu'il est... rue...

—Boulevard Perairo... balbutia-t-elle en se couvrant le visage.

—For bien... Le numéro ?

—174.

—Parfait ; donc, boulevard Pereire, 174.

Et il se dit à part :

—Je n'en demande pas davantage. Inutile de savoir le nom des gens qui lui donnent asile. Je fouillerai toute la maison, de la cave au grenier. A tout hasard, et, pour le cas où elle me mettrait dedans et me donnerait une adresse de fantaisie, je garde l'autre comme otage. Nous la relâcherons plus tard. Je vais, du reste, laisser un factionnaire ici pour empêcher cette femme de sortir.

Et le sergent courut à pas pressés vers l'escalier pour rejoindre son escouade.

En le voyant fuir Mme Monblant, surmontant sa faiblesse physique et son anéantissement moral, se releva d'un bond :

—Et ma fille ! Rendez-moi ma fille !...

—Oui, oui, tout à l'heure. On va vous la ramener.

Elle voulut courir après lui, mais ses jambes lui refusèrent leur service. Un voile passa sur ses yeux et sur sa raison.

C'en était trop pour ce pauvre cerveau maternel ! Ses idées se brouillèrent. Sa bouche se contracta. Un éclat de rire strident sortit de sa poitrine :

—Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... Ma fille !... Mon mari !... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

## II

Trois heures plus tard, tandis que l'admirable et héroïque enfant, dans le préau de l'École communale où l'on avait entassé une foule de victimes arrêtées au hasard, s'abandonnait à son désespoir, tremblait à la fois pour sa mère, dont la santé ne résisterait pas à une aussi terrible épreuve ; pour son père, sur le sort duquel elle n'était rien moins que rassurée ; et pour une autre personne qui occupait la troisième place dans son cœur — son fiancé, vaincu lui aussi, blessé lui aussi, quoique légèrement, et caché dans cette même maison du boulevard Pereire, 174, où le colonel Monblant avait été se réfugier, — elle entendit tout à coup appeler son nom à haute voix :

—Fille Mathilde Monblant ! En liberté !

Son cœur se serra involontairement.

Cette nouvelle qui aurait dû la combler de joie, lui causait, elle ne savait pourquoi d'indicibles angoisses.

Ce fut un frémissement qu'elle courut, tout d'une haleine, vers la rue du Poncau.

A mesure qu'elle approchait du No. 5, ses anxiétés redoublaient. Une locataire qu'elle rencontra dans l'escalier n'osa lui avouer la vérité, et se borna à balbutier :

—Votre mère ?... non... Elle ne va pas bien du tout, la pauvre femme !...

Elle grimpa en quelques bonds les trois étages, agita d'une main fiévreuse le cordon de la sonnette...

—Me voici, mère ! me voici !...

Et pourtant un doute poignant la torturait...

—Elle n'a pas parlé, au moins ! j'espère !... Pourquoi donc m'a-t-on relâchée ?... Oh ! comme j'ai peur !

Une voisine de palier qui gardait obligeamment la malade vint ouvrir, et fondit en larmes en apercevant Mlle Monblant...

Celle-ci jeta un cri... Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompée !... Elle se précipita vers la chambre de sa mère...

—Maman ! maman !

Elle la serra dans ses bras... Mais en voyant les yeux hagards, l'attitude de Mme Monblant, qui ne semblait même pas la reconnaître, Mathilde effrayée, recula...

Je n'oserais point de peindre la scène déchirante qui se passa entre la mère folle et la malheureuse enfant qui, derrière cette démence, devinait un désastre plus irréparable peut-être...

Sa mise en liberté ne prouvait-elle pas que les misérables qui l'avaient saisi comme otage, avait découvert la retraite du colonel ?

Moins ferme, moins énergique, Mathilde n'eût point résisté à ce coup terrible et fût tombée, à son tour, sans connaissance ou sans vie. Mais il en est du malheur comme des toxiques qui, pris à trop forte dose, deviennent inoffensifs.

Elle n'avait ni le droit ni le temps de s'évanouir, de perdre la raison ou de succomber à son chagrin. Après le premier moment de prostration, elle se releva et se raidit contre l'implacable destin qui la frappait dans tous les sens.

N'avait-elle pas désormais charge d'âmes et charge d'existence ! Tant qu'il lui resterait une lueur d'espoir, ne devait-elle pas tenter l'impossible pour arracher son père au péril d'une arrestation s'il était libre, à la mort s'il était prisonnier ?

Laisant la malade aux soins de l'excellente voisine qui veillait sur elle, Mlle Monblant se préparait à voler au boulevard Péreire, quand un léger coup de sonnette la fit tressaillir...

Elle ouvrit... étouffa le cri de surprise et de bonheur qui allait s'échapper de ses lèvres, introduisit le visiteur, referma vivement la porte, et se jeta dans les bras du nouveau venu, qui la pressa silencieusement contre son cœur avec une douloureuse émotion.

—Mon père, Amilcar ? où est mon père ? s'écria-t-elle... Vous vous taisez ! Oh ! mon Dieu... C'est le dernier coup !

L'inconnu était un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, Amilcar Mercier, étudiant en médecine et capitaine d'état-major dans l'armée de la Commune. Il raconta en quelques mots à sa fiancée ce qui était arrivé...

Moins connu et moins compromis que le colonel ; ayant coupé sa moustache, s'étant affublé de favoris énormes qui transformaient tout à fait sa physionomie, il avait osé pouvoir se hasarder jusqu'à la gare de Courcelles pour acheter des journaux et prendre un peu l'air. Au moment où il rentrait chez la vieille parente qui les abritait l'un et l'autre, il avait aperçu un groupe de soldats sortant de la maison, entraînant au milieu d'eux son infortuné colonel !...

Il avait erré toute l'après-midi du côté des fortifications, attendant la nuit pour rentrer dans Paris et apporter à Mme Monblant et à sa fille la fatale nouvelle...

Mathilde, accablée, lui fit connaître à son tour les événements de la journée... Puis l'étreignant avec force :

—Mon ami, dit-elle, ce ne sont pas des lamentations qui rendront la raison à ma mère et qui sauveront mon père... Et je veux le sauver...

—N'avez-vous pas un oncle dans l'armée versaillaise !

—Oui, le frère de maman, M. de la Clémaderie, chef de bataillon. Tel était du moins son grade au moment de la guerre ! J'ignore à quel régiment il appartient aujourd'hui...

—Je le saurai, moi !...

—Mon oncle est depuis longtemps l'ennemi de mon père... Mais les inimitiés de famille disparaissent à de pareilles heures... Il ne voudra pas que sa sœur soit veuve et sa nièce orpheline !...

Amilcar Mercier se rendit immédiatement — il n'y avait pas de temps à perdre — dans un café fréquenté par les officiers, lia librement conversation avec l'un d'eux, et finit par apprendre que M. de Clémaderie commandait un bataillon du 175<sup>e</sup> de ligne, et qu'il serait facile d'avoir son adresse personnelle à la caserne Napoléon.

Le lendemain matin Mlle Monblant s'y rendit. Elle n'eût pas de peine à le trouver, se fit annoncer.

En recevant le morceau de papier où Mathilde avait écrit son nom, le commandant tressaillit. Avant de donner l'ordre d'introduire la jeune fille, il écrivit en hâte une lettre qu'il fit porter d'urgence par son ordonnance...

Puis on fit entrer Mlle Monblant, qu'il accueillit avec un sourire bienveillant.

Mathilde tomba à ses pieds, sans pouvoir articuler un mot, et éclata en sanglots.

—Relevéz-vous, mon enfant ! Qui peut me procurer le plaisir inattendu de votre visite ?

—Vous le demandez, mon oncle ?... Vous ignorez donc que mon père est arrêté, qu'il va être fusillé ?... Vous le sauvez, n'est-ce pas ?...

—Il était donc avec ses bandits, le malheureux ? Cela ne m'étonne pas !... fit-il avec un sourire de haine...

—Oh ! je sais que vous ne l'aimiez pas, mon oncle... mais...

—Et j'avais mes raisons pour cela, interrompit-il vivement.

—Oui... mon oncle, il a eu des torts.

—Tous les torts ! dit-il brutalement. Votre père est un gredin...

—Oh ! que vous êtes cruel, mon oncle ! Oubliez-vous que je suis sa fille ? Oubliez-vous que la mort est suspendue sur sa tête ?... Sauvez-le ! sauvez-le !... Voyez ! j'embrasse vos genoux ! Je me traîne à vos pieds !... Pardon ! Pardon ! Pardon pour lui !... Pardon pour moi, qui ne vous ai rien fait ! Pardon pour ma mère, pour votre sœur, commandant !

—Si ma pauvre sœur m'avait écouté, il y a dix huit ans !... fit-il avec aigreur.

—Mon oncle ! il ne s'agit pas d'un passé lointain. Il s'agit d'un présent horrible, épouvantable !... Ma mère, votre sœur, a perdu la raison, il y a quelques heures, et mon père va perdre la vie... dans quelques minutes peut-être !... Vous êtes un homme de cœur ; sauvez-le. Grâce pour mon père, grâce pour moi.

—Grâce ? Grâce ? C'est bientôt dit ! murmura M. de la Clémaderie d'un ton bourru en prenant la main de la jeune fille et l'obligeant à s'asseoir.

Il se sentait embarrassé, presque honteux. L'attendrissement le gagnait malgré lui, et il s'efforçait de réagir contre sa propre faiblesse.

(A SUIVRE)

## LES DRAMES INCONNUS

### PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

#### VIII.

—Ah ! me présenter ? fit Avril qui sentit le sang lui monter brûlant au cerveau à la pensée qu'il allait se trouver en présence de cette femme.

—Mais, oui, vous présenter, reprit le docteur. Ne faut-il pas toujours en arriver là ? Après tout l'éloge que nous lui avons fait de vous, Mme d'Armangis a bien voulu s'intéresser au futur que nous lui offrons pour sa fille... mais il est nécessaire qu'elle vous connaisse afin de pouvoir, à son tour, plaider votre cause près de son mari.

—M. d'Armangis ne sait donc encore rien de votre proposition ?

—Oh ! lui, c'est un détail, dit Perrier, votre affaire principale est d'abord de plaire à sa femme.

Et, se reprenant, il appuya avec un gros rire :

—Quand je vous dis de plaire... à titre de gendre, bien entendu... car, autrement, vous y perdriez tout votre latin.

Le rideau tombait comme le médecin donnait ce dernier coup d'épée à l'amour propre de l'héritier.

M. de Jozères se leva aussitôt.

—Je vais tenter l'aventure, déclara-t-il.

—Bien, allez, nous attendons votre retour avec impatience, riposta Perrier qui demeura près de Paul.

Dix secondes après, ils virent de Jozères se présenter dans la loge de la belle blonde.

—Ah ! que ce mariage s'accomplisse et, vous pouvez en juger par la mère, vous aurez une bien jolie femme. Blanche est une séduisante créature... On l'épouserait même sans dot, avait continué le médecin après le départ de l'ex-magistrat.

Son dernier mot fut malheureux, car Avril l'interrompit vivement :

—A propos de dot, docteur, dit-il, vous m'avez appris que la dot de Mlle Blanche était de cinq cent mille francs, mais vous avez oublié de m'apprendre à quel taux, vous et votre gendre, vous aviez chiffré la mienne ?

—Ah ! pensa Perrier, ce garçon, que je croyais tout énamouré, me paraît avoir une rude suite dans les idées.

Et, tout haut, en souriant, il ajouta :

—C'est pourtant vrai ! Nous ne vous avons pas appris que notre intention était de faire la somme ronde en vous complétant le million.

Avant que le jeune homme pût répondre, de Jozères reparut en disant :

—Venez, messieurs, Mme d'Armangis vous attend.

Dans le couloir, où Paul marchait à son côté, l'ex-magistrat poursuivit gaiement :

—Je vous prévient, cher monsieur, que, dès que nous vous aurons présenté, nous serons obligés de vous abandonner momentanément, attendu que cette dame désire vous tenir un peu à confesse pour vous faire mille questions de mère curieuse... et un peu sévère, je vous en avertis. Ainsi donc, posez au petit saint dix minutes durant, et nous accourons alors vous délivrer.

Et, comme on était arrivé devant la loge, M. de Jozères, la main sur le bouton de la porte, ajouta, toujours gai :

—Attention ! Vous allez être prisonnier.

Précédant l'héritier dans la loge, il se retourna aussitôt vers lui pour le montrer à Mme d'Armangis.

—M. Paul Avril, notre cher protégé que je recommande, madame, à toute votre indulgence, annonce-t-il.

La coquette répondit par une gracieuse inclinaison de tête que Paul lui rendit par un profond salut.

Comme le jeune homme se redressait, de Jozères quittait la loge en disant :

—Je laisse monsieur au confessionnal.

Et il ferma la porte sur le couple.

—Ouf ! fit-il en se retrouvant avec le docteur resté dans le couloir, maintenant allons faire un tour de foyer pendant qu'elle jette son grappin.

—Euh ! euh ! répliqua le complice en remuant la tête, j'ai idée que ce garçon trébuchera peut-être, mais qu'il ne tombera pas.

—Alors nous en serons quittes pour lui donner cette somme que Mme d'Armangis veut gagner. Avoir deux cordes à son arc n'a jamais nui. Que notre belle Dalila échoue dans sa tentative de désarmer ce Samson amoureux et nous aurons encore la combinaison du mariage de Blanche pour lui racheter nos secrets. Lui avez-vous offert la somme en question ?

—Au moment où vous êtes venu le chercher pour la présentation, vous avez empêché sa réponse.

—Oh ! il accèptera ! fit de Jozères d'un ton rassuré.

Perrier devait être dans un de ses jours de méfiance, car il secoua encore la tête.

—Tenez, dit-il, nous ferions mieux de doubler, tripler même la somme et d'en finir, tout de suite et nous-mêmes, sans attendre ce mois que Mme d'Armangis nous a demandé. Qu'elle séduise pour son compte... pour le secret qui la menace... et qu'elle y mette le temps qu'elle voudra. Mais nous, croyez-moi, mon ami, traitons vite avec le jeune homme et soyons sauvés avant qu'on nous ayons sur le dos l'inconnu qui rôde autour de nous, encore plus menaçant que cet Avril, et qui nous a porté ce mystérieux coup de la Pillois disparue. Quelqu'un a mis la main dans notre jeu, j'en suis certain.

—Quelque complice de ce jeune homme sans doute.

—Non, cet inconnu travaille pour lui. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Aussi, je vous le répète, doublons et triplons la somme pour éteindre notre secret dans les mains d'Avril. Ceci fait, nous braverons impunément le second et mystérieux ennemi.

Des deux coquins, M. de Jozères était l'avare. Cette proposition ne tripler la somme le prenait à l'improviste et il ne pouvait y consentir sans en avoir longtemps pesé le pour et le contre.

—Bast ! reprit-il, vous vous alarmez trop vite, nous nous en tirons à meilleur marché et à notre aise... il n'y a pas péril en la demeure.

—Puissiez vous dire vrai ! Après tout nous avons encore cette soirée pour traiter avec le jeune homme.

—Et comme l'entracte va finir, allons le tirer des griffes dans lesquelles nous l'avons jeté, ajouta en riant l'ex-magistrat.

Ils quittèrent le foyer et reprirent l'un de la loge qu'ils se firent ouvrir.

Une surprise les y attendait.

La belle femme était seule !

—Et Avril ? demanda vivement le docteur stupéfait.

—Ne vous a-t-il pas rejoints ? répondit Madame d'Armangis avec une émotion qui n'était nullement jouée.

—Mais qu'est-il donc arrivé, madame ?

—A ma dixième parole, il s'est brusquement levé et, après m'avoir regardée d'une étrange façon, il s'est enfui sans prononcer un mot.

Les deux hommes échangèrent un regard alarmé.

—Oui, continua leur blonde alliée, il s'est enfui comme un vrai fou, sans une explication, sans une excuse. Ce n'est pas, bien sûrement, ce que je lui ai dit qui a pu l'effaroucher à tel point, car je n'ai pas même eu le temps d'achever la phrase banale dont je l'accueillais. J'ai pensé qu'il allait vous retrouver, que, par vous, j'aurais le mot de l'énigme.

—Il n'a pas paru au foyer, dit Perrier en jetant les yeux sur sa propre loge pour s'assurer si le jeune homme n'y était pas rentré.

Mais la loge était vide.

Les premiers accords de l'orchestre leur annonçant le prochain lever du rideau, l'ex-magistrat et le docteur regagnèrent leurs places.

—Qu'est-il devenu ? demanda de Jozères, chemin faisant.

—Il rôde sans doute par les couloirs et nous allons le voir revenir.

—Mauvais début pour Mme d'Armangis, n'est-ce pas ?

—Raison de plus pour nous tirer nous-mêmes des mains d'Avril, appuya Perrier.

L'acte était en grande partie joué et les deux complices, fort inquiétés par cette disparition inexplicable, n'espéraient plus revoir Paul, quand celui-ci reparut dans la loge.

Son absence avait duré une demi-heure.

Il était fort pâle, un peu essoufflé et en proie à une fébrile agitation que tout l'effort de sa volonté ne parvint pas à dissimuler au méfiant coup d'œil du docteur.

—D'où vient-il ? pensa ce dernier en constatant la pâleur du jeune homme.

—Ah ! cher monsieur, dit de Jozères empresé, vous nous trouvez sérieusement alarmés. Mme d'Armangis, en nous faisant part de la précipitation avec laquelle vous l'avez quittée, avait peur qu'un mal subit ne fût venu tout à coup vous surprendre... et elle nous avait fait partager sa crainte.

—C'est la vérité, avoua Paul.

Le médecin lui prit le pouget.

—En effet, dit-il, votre pouls est agité, vous êtes malade.

—Oh ! c'est-à-dire, je l'étais. J'ai été un peu respirer l'air, et me voilà tout à fait remis d'une sottise défaillance dont je vous dirais la cause, si vous me promettiez de ne pas me trouver trop ridicule.

—Oh ! pouvez-vous le craindre ! s'écria de Jozères curieux.

—Eh bien, vous le voyez d'ici, Mme d'Armangis tient à la main un bouquet de lilas blanc et...

—Et le parfum de cette fleur vous fait mal ? interrompit Perrier.

—Précisément. J'ai toujours cherché à combattre l'effet produit sur moi par cette odeur, mais, malgré ma volonté, quand je le respire, je me sens défaillir. J'ai compris que j'allais me trouver mal et je me suis échappé à la hâte sans même prendre le temps de m'excuser.

—C'est peut-être vrai, pensa le docteur qui, par état, connaissait les insurmontables répulsions que certaines organisations éprouvent pour telle ou telle senteur.

Après cette explication naïvement donnée, Paul s'empressa d'ajouter :

—Je compte, messieurs, sur votre complaisance pour obtenir de Mme d'Armangis le pardon de mon involontaire impolitesse.

—Oh ! vous m'avez l'air d'être tout pardonné, si j'en crois le petit signe qu'on vient de me faire pour m'appeler à fournir une explication, dit M. de Jozères dont le regard était arrêté sur la grande dame.

En voyant reparaitre Avril, Mme d'Armangis s'était sentie prise d'une irrésistible curiosité et, sans attendre le prochain entracte, elle avait adressé à l'ex-magistrat ce signal d'appel dont il venait de parler.

—Allez calmer l'inquiétude de notre amie au sujet de monsieur, conseilla le docteur à son gendre.

Sur cette invitation, de Jozères sorti doucement de la loge pour reparaitre bientôt dans celle de Mme d'Armangis que Paul vit s'empresser de questionner l'arrivant.

Après avoir écouté quelques paroles qui devaient avoir trait à son bouquet, elle tourna vers Avril son visage attristé, comme pour s'excuser d'avoir été involontairement la cause de son malaise, puis, sur un ordre d'elle, de Jozères entr'ouvrit la porte pour appeler l'ouvreuse à laquelle la jolie femme tendit son bouquet.

—Eh ! eh ! cher monsieur, on vous fait des concessions, dit Perrier qui avait suivi la scène. Donner son bouquet à l'ouvreuse, c'est fort clairement indiquer que vous pouvez revenir.

Mais Paul n'entendit rien. Son œil ardent et joyeux s'attachait sur Mme d'Armangis pour laquelle il semblait avoir tout oublié.

—Décidément, pensa le docteur, il a dit la vérité à propos du bouquet, c'est bien le parfum qui l'avait fait fuir. Au regard dont il couve la belle, il est évident qu'elle n'a été pour rien dans sa retraite.

A ce moment, son visiteur, après quelques autres phrases échangées, quittait Mme d'Armangis.

—Voici mon gendre qui revient pour vous sommer d'avoir encore à comparaître, ainsi que disent messieurs les huissiers, ricana Perrier.

Avril se retourna vers la porte plein de la vive impatience de voir reparaitre le magistrat et d'apprendre ce qui s'était passé. Mais la porte de la loge resta close.

—Ah ça, qu'est-il donc aussi devenu ? se dit le docteur étonné de ce retard.

—M. de Jozères est-il parti ? demanda Paul, après une nerveuse attente de quelques minutes.

—Il aura rencontré dans le couloir quelqu'un qui le retient à causer, répliqua Perrier au hasard.

L'acte finissait quand le gendre reparut :

— Devinez ce qui arrive ? débuta-t-il.

— Dites-nous-le, ce sera plus vite deviné, riposta le docteur,

— Il arrive que Mme d'Armangis s'ennuie à cette pièce et qu'elle ne tient pas à voir les autres actes. Comme elle veut occuper le reste de sa soirée et que je lui ai dit que Mme de Jozères était un peu souffrante, elle m'a demandé de lui offrir une tasse de thé à la maison afin de rendre visite à ma femme.

Avril s'était levé et, tout en proie à un étrange trouble, il écoutait cette explication.

— Elle se rend chez vous, dit-il d'une voix sèche.

Perrier, en voyant cette émotion, se l'expliqua par la crainte qu'avait le jeune homme que la soirée fût brusquement finie pour lui. Aussi se hâta-t-il de dire :

— Bien entendu, monsieur Avril, que vous êtes de cette petite fête. Il est donc inutile de vous tourmenter ainsi.

— Ah ! merci ! je vous avoue que j'ai eu un moment la peur de n'être pas des vôtres, reprit Paul en affectant d'éprouver une subite satisfaction.

Mais, si sa bouche souriait, son front, toujours sombre, prouvait que cette prétendue crainte alléguée par lui n'était nullement le motif de son émoi.

— Alors, continua de Jozères, je suis descendu bien vite sous le péristyle du théâtre à la recherche de mon valet de pied pour l'envoyer prévenir Mme de Jozères de notre arrivée.

Si les deux hommes n'avaient été occupés en ce moment à endosser leurs pardessus, ils auraient sans doute surpris le tressaillement qui venait de secouer Avril au nom de Mme de Jozères.

— Vite, vite, ne laissons pas Mme d'Armangis s'impatienter trop longtemps, conseilla le docteur.

Ils rejoignirent la jolie femme qui, tout emmitouffée dans le satin et le duvet de cygne d'une sortie de bal, les attendait debout au seuil de sa loge.

À la vue de Paul, elle trouva un de ses plus enivrants sourires.

— Allons, monsieur l'ennemi des lilas, offrez-moi votre bras, prononça-t-elle d'une voix qui retentit mélodieuse à l'oreille de l'héritier.

En même temps sa petite main se posa légère sur le bras d'Avril qui frissonna au contact.

Sa voiture et celle du magistrat les attendaient rangées devant la porte du théâtre.

— Messieurs, partez ensemble. Moi, j'enlève mon cavalier, dit-elle au docteur et à son gendre.

Et, après être montée en voiture, en découvrant aux regards de Paul un charmant bas de jambe, elle lui fit place à ses côtés.

Du Théâtre-Italien à la rue Laffitte où demeurait de Jozères, les ardents chevaux firent peu durer le trajet, et pourtant, si court qu'il eût été, il suffit pour changer la physionomie de Mme d'Armangis.

Si ravissantement aimable au départ du théâtre, elle était pâle et inquiète quand elle pénétra dans le salon, brillamment éclairé pour la recevoir.

— Que s'est-il donc passé ? se demanda de Jozères qui s'aperçut de ce changement.

Et du visage altéré de la femme son regard se reporta sur celui du jeune homme qu'il vit, plein d'extase, contemplant la grande dame.

— Elle troublée, lui calme... que signifie ? se dit-il encore après ce double examen.

Quand le docteur était entré dans le salon, il s'était écrié :

— Où donc est Mme de Jozères ?

— Madame, un peu souffrante de la migraine, s'est retirée dans sa chambre, répondit un valet.

— Ta, ta, ta, fit-il, je la connais, la migraine de madame ma fille. Elle n'est pas si forte qu'elle l'empêche de se montrer au moins un instant à ceux qui lui rendent visite. Attendez moi ; je vais vous ramener cette maigrasse douillette.

Et il partit à la recherche de sa fille.

Pour se donner une contenance, Paul s'était assis devant un guéridon tout couvert de revues et d'albums de gravures.

Debout devant la glace de la cheminée, Mme d'Armangis retouchait sa coiffure un peu dérangée par le capuchon de sa sortie de bal.

De Jozères s'approcha d'elle :

— Le poisson m'a l'air de vouloir mordre à l'hameçon, lui souffla-t-il.

Au lieu de répondre à cette phrase, la belle blonde ne dit que ces deux mots :

— J'ai peur !

Et un frisson courut sur ses splendides épaules.

— C'est vrai, vous me paraissez agitée... que s'est-il passé en voiture ?

— Rien. Il s'est à peine échangé trois phrases entre nous.

— Sur quel sujet ?

— Sur le dernier bal de l'Opéra.

— Et c'est cela qui vous a tant effrayée ? murmura de Jozères en la regardant avec surprise.

Elle fit oui de la tête.

— Étiez-vous seulement à ce bal ?

À cette autre interrogation, elle prononça encore :

— J'ai peur !

— Peur... vous ! allons donc ! Vous qui joueriez vingt fois plus fort que ce gargon, vous avez peur devant cet homme qui, quand vous le voudrez, vous aimera comme un vrai naïf !

À peine avait-il prononcé ces mots que Mme d'Armangis parut subitement effarée par un fait nouveau. Son œil s'arrêta fixe sur la glace qui lui renvoyait l'image d'Avril toujours assis devant le guéridon et ne paraissant pas, par discrétion, faire attention aux deux causeurs qui, debout devant la cheminée, lui tournaient le dos.

— Tenez, souffla-t-elle, puisque vous le croyez si naïf, voyez-le dans cette glace et vous changerez d'avis.

De Jozères regards.

— Eh bien, fit-il, il feuillette un album. Est-ce donc là le dernier mot de la rouerie ?

— Oui, mais, près de lui, à vingt pouces de son visage, remarquez-vous aussi ce vase de Saxe ? Dites-moi donc ce qu'il contient ?

— Un bouquet de lilas blanc ! murmura le magistrat en tressaillant.

— Comment donc se fait-il, poursuivit-elle, que ce jeune homme, qui prétendait s'être penché à deux mètres loin de mon bouquet, ne s'aperçoive pas maintenant de ces fleurs qui lui effleurent le visage ? Donc, il nous a menti au théâtre. Pourquoi s'est-il absenté ? Qu'a-t-il fait durant son absence ? Dans quel but est-il revenu ? Maintenant le trouvez-vous toujours aussi naïf ?

Cette découverte avait atterré de Jozères, qui se pencha encore vers la glace. Dans ce mouvement, sa main posa sur le

marbre de la cheminée, et, sous ses doigts, il sentit un petit corps dur.

C'était, à demi roulé, plié, cassé, un morceau de mince carton dans lequel il reconnut une carte de visite.

—C'est une des miennes, se dit-il étonné à la fois de la trouver à cette place et en pareil état.

Et comme il la retournait, à luit, tracés au crayon, ces mots : Log. no. 16.

C'était la carte que le matin, dans l'escalier d'Avril, il lui avait donnée en l'invitant à profiter de la loge, dont il venait, ornaïnt d'oubli, d'écrire le numéro.

Il blêmit à son aspect.

—Comment cette carte est-elle rentrée ici ? se demanda-t-il, et cet homme s'est donc échappé du théâtre pour accourir chez moi ?

Mme d'Armangis, ayant quitté le devant de la cheminée au moment où de Jozèdes trouvait la carte, n'avait pu s'apercevoir du trouble subit qui s'était emparé de ce dernier. Elle vint s'asseoir sur une large causeuse à l'autre extrémité du salon, et là, malaisant l'institutive peur que lui inspirait l'héritier, elle demanda d'une voix riieuse :

—Êtes-vous donc tant amateur de gravures qu'elles vous absorbent à ce point, monsieur Avril ?

A cette phrase qui l'appela, Paul ferma l'album et quitta le gabéridon sans même voir la malencontreuse touffe de lilas qui l'avait trahi.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il en s'approchant, mais je regardais ces gravures... faute de mieux.

Et, en prononçant ce « faute de mieux », le jeune homme, debout à côté de la grande dame assise, attachait sur elle des yeux qui avaient tout l'air de se rattrapper des gravures.

—Oh ! oh ! je vais vous renvoyer à votre album ? fit-elle, comme embarrassée par la hardiesse du regard,

Puis, en souriant, elle lui montra une sorte de pouff un peu bas, placé devant elle.

—Tenez, asseyez-vous là et causons... de niveau. Maintenant, expliquez-moi donc ces énigmatiques phrases sur le bal de l'Opéra que vous m'avez dites en voiture il y a quelques minutes.

—Oh ! vous m'avez compris.

—J'ai compris que vous prétendiez m'avoir vue au bal de l'Opéra.

—N'écoutez-vous y avoir assisté ?

—Non, mais j'y suis bien peu restée. A deux heures du matin j'étais de retour chez moi, répliqua Mme d'Armangis avec une émotion dans la parole qu'elle ne pouvait dompter.

—Tenez, votre voix tremble, voilà ce que c'est que de vouloir faire un bien innocent mensonge quand on n'en a pas l'habitude.

—Vous ne croyez pas que j'étais rentrée à deux heures du matin ?

—Non, et vous en savez le motif.

—Dites-le donc.

—Mais parce que, ma belle menteuse, il était jour quand nous avons fini de souper.

—J'ai soupé avec vous, moi ! fit-elle brusquement.

Paul, dans cette réponse, devint le trouble de la femme qui se voit reconnue. Il lui prit une main dans les siennes et doucement la pressa en disant de sa plus tendre voix :

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

## PRIMES !

### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à six mois, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 au 1<sup>er</sup> Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> Janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquidne, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet — *Les Dames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & OIL, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)